

Rebecca Reich, *State of Madness. Psychiatry, Literature, and Dissent After Stalin*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 2018, 283 p. – ISBN 978-0875807751.

L'étude proposée par Rebecca Reich, enseignante-chercheuse au Jesus College de Cambridge, possède le rare mérite de s'inscrire dans une authentique interdisciplinarité : en mettant en regard la formation psychiatrique de la catégorie de dissident intellectuel (*inakomysljaščij*) et les réactions conceptuelles et artistiques qu'elle a suscitées chez les patients forcés, l'A. y fait dialoguer l'histoire des sciences, l'histoire sociale et politique de la médecine et l'analyse littéraire, d'une manière à intéresser un public très varié de spécialistes. Le livre a aussi le mérite de proposer un nouveau cadre méthodologique pour appréhender la question épineuse de la psychiatisation de la dissidence : alors que l'on attendrait assez naturellement cette référence, l'A. montre l'inadéquation des analyses foucaaldiennes sur la folie aux spécificités du terrain soviétique, marqué par une forte intrication du médical et du politique dans l'élaboration d'un système de déviations et de normes qui constitue une véritable fabrique de la dissidence, à laquelle les psychiatres se sont livrés dès les années 1950 et qui a donné lieu à de nombreuses réactions, littéraires, journalistes, ou durant leur procès, des patients. Au-delà du dispositif de savoir-pouvoir, c'est la notion de dialogue qui permet à l'A. de construire son approche et de rendre compte des spécificités de la psychiatrie en URSS. En effet, pour construire cette catégorie de « ceux qui pensent autrement », la psychiatrie soviétique va mobiliser une arme à double tranchant, susceptible de démolir ce qu'elle a contribué à élaborer : comme le montre finement l'A., la médecine emprunte ici les moyens de l'art, en donnant une dimension fortement narrativisée et artialisée aux récits de cas de ces femmes et ces hommes dont il faut prouver l'appartenance à une catégorie à contrôler. Paradoxalement, elle ouvre ainsi la possi-

Slavica Occitania, Toulouse, 52, 2021, p. 415-418.

bilité d'une réponse des principaux intéressés, dont beaucoup sont des membres de l'*intelligentsia* et des créateurs : les dissidents résistent en promouvant une dialogisation du discours psychiatrique, qui s'oppose au caractère fortement monologique d'un dispositif qui affirmait de manière forte, comme le réalisme socialiste, la parfaite adéquation entre l'expérience et sa représentation dans le but de rédimier l'espace social et d'en donner une image univoque. À l'inverse, des auteurs comme Iossif Brodski, Andreï Siniavski ou Venedikt Erofeïev réinvestissent le discours psychiatrique pour le défamiliariser, lui restituer son visage menaçant, rappeler sa profonde extériorité par rapport à l'expérience réelle des sujets, et en définitive le faire éclater de l'intérieur. Bakhtine prend le pas sur Foucault, et l'art du fou dissident répond à l'art du psychiatre aux ordres du politique : c'est là la thèse du livre, qui s'appuie à la fois sur une connaissance précise et détaillée des développements de la psychiatrie en URSS et sur une lecture attentive du dialogue subversif engagé contre elle par les auteurs.

Après un premier chapitre qui s'efforce de justifier, au nom de la forte narrativisation de l'écriture du cas médical, la mobilisation du terme « art » pour évoquer la psychiatrie soviétique, le second chapitre montre comment la riposte s'organise : à travers le parcours de trois dissidents moins célèbres que les autres écrivains évoqués dans le livre, Alexandre Volpine, Vladimir Boukovski et Semion Glouzman, l'A. souligne comment cette narrativisation est relue comme un élément injectant une forte subjectivité dans le diagnostic psychiatrique et permettant ainsi de le contester. Reprenant le célèbre motif tchékhovien du renversement des rôles entre le médecin et le fou, les dissidents montrent aux autorités psychiatriques qu'avec ce diagnostic artistique, construit en dehors de tout fondement scientifique précis, ils seraient tout aussi susceptibles que leurs patients d'intégrer la « chambre n° 6 » où échoue le médecin de la nouvelle éponyme : à quand l'examen médical des psychiatres, clament Boukovski et Glouzman ? Toujours dans cette logique tchékhovienne, où le médecin entrevoyait la vérité des choses à travers le contact avec un fou-sage, les dissidents se parent d'une autorité morale et s'affirment comme capables de percevoir, au-delà des dispositifs médicaux arbitraires, la réalité objective du monde.

Les trois chapitres suivants sont des études de cas, consacrées à Brodsky, Siniavski et Erofeïev, figures iconiques de la contestation en URSS. Non seulement ces trois écrivains ont été confrontés à l'institution psychiatrique dans leur opposition au pouvoir, ce dont

témoignent les minutes des procès de Brodsky et Siniavski, étudiées avec précision par l'A., mais ils en ont aussi intégré la représentation dans leurs œuvres. Chez Brodsky, le long poème *Gorbounov et Gortchakov* figure le dialogue de deux fous dans un hôpital psychiatrique de la région de Leningrad ; chez Erofeïev, la pièce *La Nuit de Walpurgis* transpose le mythique sabbat goethéen dans un asile. L'objet de ces représentations est de promouvoir la liberté artistique et de montrer comment elle échappe aux déterminations que veut lui imposer le discours psychiatrique : le dialogue des fous chez Brodsky permet d'affirmer que c'est le point de vue subjectif de l'individu qui conditionne notre expérience, et non l'inverse comme le veulent les codes conjugués de la psychiatrie et du réalisme socialiste. Accusé d'écrire des textes subversifs, Siniavski répond en mettant en scène la schize qui sépare l'auteur Tertz de la personne Siniavski, seule présente dans le prétoire, mais ne pouvant pleinement répondre des créations artistiques de son émule littéraire. Quant à Erofeïev, il décrit un asile qui constitue en réalité le seul endroit d'où peut être énoncé ce jugement dirimant sur la société soviétique gangrenée par la folie et l'alcool, où, dans une inversion complète des valeurs, la véritable pathologie est de ne pas être dément. On voit ainsi comment chaque auteur reprend à son compte des éléments caractéristiques du discours psychiatrique, pour lui renvoyer sous une forme subversive et profondément défamiliarisée.

Dans le champ consacré à l'étude des rapports entre science et littérature, cet ouvrage constitue un apport majeur, à la fois par sa reconstitution précise des développements de la psychiatrie soviétique, la pertinence des analyses de détail et le caractère novateur d'une approche qui défamiliarise aussi notre regard très foucauldien-centré. On pourrait évidemment objecter à l'A. qu'elle entérine aussi à sa manière la catégorie d'*inakomyšljaščie* en présentant sous le sceau d'une stratégie cohérente de dialogisation et de défamiliarisation des pratiques individuelles d'agents en réalité très divers dans leur formation et leurs réactions. On peut aussi interroger la mobilisation du terme « art » pour évoquer une psychiatrie qui revendique son caractère scientifique, qui seul peut la légitimer aux yeux de l'État : d'une part, la dimension narrative de l'écriture du cas est une pratique de base des médecins, qui n'est que rarement considérée comme un élément dirimant pour l'objectivité de leur démarche ; d'autre part, si la psychiatrie soviétique narrativise plus que les autres (ce qu'il faudrait démontrer par une analyse comparative), comment ne sent-elle pas le risque encouru, surtout si elle

se développe pour devenir une arme de guerre contre les intellectuels et les créateurs dont c'est le terrain privilégié ? En définitive, ce que l'auteur met en valeur, c'est la participation de nombreux acteurs mandatés par le pouvoir soviétique à la constitution d'un discours autoritaire qui veut faire adhérer de force le réel à sa représentation officielle et qui est caractéristique en général de l'expérience soviétique, englobant aussi la doctrine artistique du réalisme socialiste : « l'art » est ici à entendre dans un sens très figuré, même si cela n'enlève rien au caractère saisissant du dialogue que reconstitue avec brio Rebecca Reich.

Victoire Feuillebois
GEO (UR 1340), Université de Strasbourg